

Franz Michael Felder

Scènes de ma vie

RÉCIT

Traduit de l'allemand (Autriche) par
OLIVIER LE LAY

Préface de PETER HANDKE
Postface de JEAN-YVES MASSON

Collection « Der Doppelgänger »
VERDIER

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-YVES MASSON

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, pour la traduction française et la postface, 2014

Titre original : *Aus meinem Leben*

ISBN : 978-2-86432-751-6

ISSN : 1158-5544

À propos de Franz Michael Felder

par Peter Handke

Que peut signifier pour un lecteur du xx^e siècle finissant¹ l'autobiographie d'un paysan d'un coin perdu au fin fond du Bregenzerwald, écrite voici deux fois la durée d'une vie humaine ? Pour moi, elle a représenté bien plus qu'une « intéressante lecture ». Elle m'a expliqué ma propre enfance. Et quand je dis « expliqué », je veux dire : elle m'a fait comprendre la structure d'une enfance campagnarde, non pas seulement dans ce qu'elle avait de déterminant il y a cent trente ans, mais d'une manière qui – allez le vérifier par vous-même – est toujours valable aujourd'hui.

Parler de l'« autobiographie d'un paysan » est peut-être déjà trompeur ; Franz Michael Felder n'a pas décrit sa vie en tant que paysan, mais en tant qu'écrivain. En aucun cas cela ne signifie qu'il se présente comme un écrivain de métier, multipliant les astuces, sachant nouer des intrigues, entretenir le suspense ; à la différence de Peter Rosegger², le petit paysan de la forêt, il se tire d'affaire sans histoires drôles ni anecdotes, sans descriptions pittoresques ni dramatisation. Mais, d'un autre côté, il ne raconte pas simplement sa vie comme cela lui vient ; son art de narrateur confère à chaque épisode, en véritable écrivain qu'il est, une valeur exemplaire, tout en restant au plus près des faits (autre trait caractéristique de son instinct d'auteur). L'épisode correspond à une phase, et l'ensemble des phases constitue non pas l'évolution (l'autobiographie de Felder n'est pas un de ces romans qui décrivent l'« évolution »

1. Préface écrite en 1987. [NDT]

2. Peter Rosegger (1843-1918), fils de paysans styriens, fit une brillante carrière d'écrivain populaire grâce à des romans qui donnent de sa région natale une description plutôt idéalisée. Il publia en outre plusieurs livres autobiographiques : *Waldheimat (Dans ma forêt, 1877)* et *Als ich noch der Waldbauernbub war (Quand j'étais encore le petit paysan de la forêt, 3 vol., 1902)*. [NDT]

d'un personnage : l'auteur est trop honnête pour cela, et c'est bien pour cela que son livre est inouï) mais, précisément, la structure. La différence entre l'arrangement romanesque et la structure narrative, c'est que l'arrangement est prévu d'avance par le romancier, alors que la structure (la force exemplaire), au contraire, n'est interrogée qu'à l'aide du processus même de la narration où l'exemple n'est jamais établi a priori – il y avait seulement cet élan qui y conduisait. Et chez Felder, cet élan – encore un signe de son caractère d'artiste – est de nature érotique. Il écrit comme on fait la cour : il courtise une chose (un paysage), une altérité (un être humain), et même, en fin de compte, lui-même. Et ce qu'il veut obtenir ainsi – sans quoi il ne serait pas un artiste – ce n'est pas la possession, mais la justice.

L'œil grand ouvert pour observer les choses ; un regard distancié porté sur l'autre (évitant ainsi le pathos idéaliste autant que le mépris tout aussi aveugle pour l'humanité) ; l'autocritique fructueuse, c'est-à-dire structurante ; et enfin la langue qui correspond paisiblement à tout cela, qui pose et qui relie tout : voilà les qualités réunies qui font la justesse de la forme. Certes, cette justesse formelle ne suffirait pas encore à faire de *Scènes de ma vie* cette œuvre qui n'est pas simplement pour moi révélatrice, pénétrante, mais en fin de compte aussi source de *connaissance*, puisque c'est ainsi que j'ai ressenti l'autobiographie de Felder. Ce qui la rend telle – dernier indice de sa nature d'artiste – c'est l'idéal agissant dans chaque phrase, un idéal qui n'est jamais défini, mais qui reste plutôt purement instinctif. Le narrateur ne l'explique nulle part ; mais il le sous-entend partout, il en ébauche les contours ; il le fait deviner avec force au lecteur. Oui, j'ai pu lire le récit de la vie de Franz Michael Felder paragraphe après paragraphe comme je l'aurais fait des articles d'un texte de loi, avec une prudence et une attention extrême qu'aucune fiction ne requiert.

(Traduit de l'allemand par Jean-Yves Masson.)

Scènes de ma vie

Je suis venu au monde le treize mai de l'an 1839, entre six et sept heures du matin, à Schoppernau, village le plus reculé des profondeurs du Bregenzerwald. Sous quels signes célestes, dans quel quartier de la lune, mon père ne l'a pas noté. Mais en tout cas il devait faire beau, car on pressait nos journaliers de commencer enfin les premiers travaux des champs et d'épandre le fumier dans nos prés.

Or voici que je poussais des cris si déchirants, me montrais en somme si mécontent d'être en ce monde, qu'on craignit sérieusement que je ne rejoigne au ciel mon frère Josef, né deux ans plus tôt, et que je ne devienne à mon tour et sans plus attendre un petit ange; ce que même ma marraine, ma *commère*, n'eût pas vu d'un bon œil, elle qui avait déjà en la personne de mon petit frère l'un de ces intercesseurs innocents auprès du bon Dieu dont rêvent toutes les marraines.

Mon père se faisait encore plus de souci pour son enfant fragile.

Il n'avait plus le cœur à épandre le fumier, et renvoya même les journaliers chez eux dès après le petit déjeuner, avec la paye d'une journée entière, laissant ses voisins avarés et travailleurs dire ce qu'ils voulaient.

Plus tard, comme je grandissais comme il faut, prospérais et me comportais après tout comme n'importe quel autre enfant des hommes, il aurait dit à plusieurs reprises qu'il tenait pour un fort mauvais présage que les troubles et les inquiétudes de ma venue l'eussent détourné d'emblée de son travail, qu'ils eussent interrompu le cours régulier de ses affaires, et qu'il craignait presque qu'on ne fit jamais de moi un vrai paysan.

Ce qui lui aurait fait une peine infinie. Car enfin, comment un homme de peu de fortune pouvait-il bien gagner sa vie, ici, entre ces montagnes, dans la vallée très sombre et très encaissée de l'Ach, s'il n'était paysan ?

Selon une tradition orale, la famille Felder descendrait d'un Magyar qui fut fait prisonnier, sut bien vite s'attirer les faveurs de tous en captivité, puis, dans les années 924 à 954, laissa les bords souabes du lac de Constance pour les montagnes, parce qu'une fille de la Forêt-Noire lui avait si bien tourné la tête qu'il préféra s'enfuir avec elle, sous un nom allemand, dans le Bregenzerwald encore inhabité, plutôt que de partager avec ses compatriotes pillards et malappris les fruits du labeur des Allemands. Il me serait toutefois bien difficile, sinon impossible d'apporter la preuve de cette histoire.

C'est pourtant à sa seule faveur, ou peu s'en faut, que se répandit dans la population l'idée que nous étions originaires de la Forêt-Noire. Aujourd'hui encore, tous ceux dont la chemise s'orne de l'initiale F – tous les Felder, donc – passent en quelque sorte pour de drôles d'oiseaux, des originaux par naissance.

Il est bien possible dès lors que certains soient devenus en effet quelque peu étranges et rétifs ; car celui que l'opinion publique condamne, ou met tout du moins de côté, n'a que trop tendance, si l'estime de soi ne lui fait pas complètement défaut, à se mettre en travers de cette puissance qui, par chez nous, tient lieu à tous et à toutes de seule éducatrice et de seul guide dans la vie.

De tous les enfants dont mon grand-père a noté la date de naissance sur la dernière feuille de notre *Légende dorée* vieille de trois cents ans, mon père est celui qui vécut le plus vieux. Dès son plus jeune âge, il dut non seulement accomplir les travaux pénibles que nécessitait l'entretien d'un domaine vaste et incommode, mais tenir les rênes de la maison à la place de son père, de santé délicate. Ce qui lui fut d'autant plus difficile qu'on racontait un peu partout que mon grand-père avait

mis en gage jusqu'à sa dernière chemise. Notre vieux livre de comptes n'offre qu'un faible démenti à de telles médisances. Je dois à la vérité de dire que mon père avait barré certaines additions d'un trait si épais qu'il atteste à soi seul le mal fou qu'il s'était donné pour solder ses comptes. Son zèle lui valut cependant de gagner peu à peu la confiance des habitants du village, et même de ceux qui, s'enorgueillissant de leur fortune ou de leur nom, se faisaient appeler, non sans quelque raison, « les nobles ». Pour cet homme qu'on rabaisait jadis en tous lieux, ce fut assurément un baume au cœur. Il demeura pourtant fidèle à la jeune fille pauvre et travailleuse qui lui était dévouée depuis toujours, et c'est en vain que les nantis tentaient de l'attirer dans leurs belles maisons avec leur sourire doré à l'or fin. Il voulait ne rien devoir qu'à lui-même, et il travailla et s'échina sans relâche dix années durant, pour pouvoir accueillir sa future épouse dans un foyer digne de ce nom.

Ce qui arriva après la Pâque de 1836, dans sa trente-deuxième année ; ma mère était son aînée de cinq ans.

Au revers d'une vieille lettre de gage effacée, sa main a tracé le nom de tous ceux qui prirent part à son repas de noces. On y lit aussi que le Père céleste le gratifia en 1837 d'un premier enfant, qu'il reprit cependant tout aussitôt pour grossir la cohorte de ses anges. On me couva de soins d'autant plus empressés, et tante Dorothée, ma commère, m'a raconté qu'on ajoutait presque toujours, à table, après les grâces, un Notre-Père pour ma santé.

C'est à cette tante – elle était la sœur cadette de mon père – que je dois les souvenirs les plus remarquables des premières années de ma vie. Elle habitait chez nous à la maison et veillait sur moi quand ma mère s'en allait seconder mon père aux champs ; car elle souffrait elle-même, en ce temps déjà, d'une maladie articulaire, de sorte qu'elle ne pouvait plus que broder ou effectuer de menus travaux à la ferme. Prendre soin de moi dut lui coûter parfois bien trop d'efforts, mais elle s'acquittait de tout avec la plus grande joie.

Pour elle qui s'était si bien habituée à vivre et travailler au grand air, ce fut un réconfort, que de passer en ma compagnie ces journées d'été qui semblaient presque infinies.

Lorsque je sus enfin marcher, elle surveilla chacun de mes pas avec les appréhensions de ces personnes à la santé fragile, à qui le sentiment de leur propre faiblesse fait volontiers paraître difficile et périlleux le moindre mouvement d'autrui. Ces craintes devaient s'amplifier plus tard, quand l'observatrice angoissée de tous mes pas jugea que j'avais la vue un peu courte. Il est vrai qu'une tache blanche apparue sur mon œil droit, et d'abord tout à fait insignifiante, commençait à grossir. Dans un premier temps la chose ne s'ébruita pas. Ma mère en sa piété disait que Dieu seul pouvait nous aider; elle avait pourtant, dès avant ma naissance, pendant des nuits sans sommeil, récité bien des Notre-Père, et même des rosaires entiers pour moi. C'est qu'il lui était apparu, il y avait longtemps déjà, que son enfant serait pareil à cet homme du Tannberg que la neige avait aveuglé, et dont le regard, un jour d'hiver, l'avait tant effarouchée qu'il lui fut impossible de le chasser de sa mémoire.

Cette nouvelle épouvanta mon père et sa sœur, ma commère, bien plus que tout ce qu'ils avaient pu découvrir auparavant. Mais ils durent bientôt se préoccuper aussi de ma mère, qui se rongait les sangs et tenait pour une faute impardonnable d'avoir peut-être, par cette vision, fait le malheur de son enfant pour la vie entière; on lui rappela qu'il faudrait bientôt qu'elle prît soin d'un deuxième enfant, et qu'il ne fallait pas qu'en se tourmentant de la sorte elle se rendît malade avant même la naissance de cette malheureuse créature.

Mais ces exhortations, de même que les lamentations des parents, les bruits que ceux-ci répandaient dans le village et dont des consolatrices bien disposées se faisaient chaque jour l'écho auprès de ma pauvre mère, ne l'agitaient que davantage. Naturellement, chacun croyait bon de prodiguer, en plus d'une foule de paroles pieuses et consolatrices, au moins un

bon conseil. On préconisa tel et tel remède, tel et tel médecin, et c'est presque avec emportement qu'on conseillait d'agir sans plus attendre, si l'on voulait faire son devoir sacré de parents devant Dieu et les hommes.

Plus on se lamentait, plus on leur donnait des ordres, des conseils ou du réconfort, moins mes parents savaient ce qu'ils devaient faire. D'autant plus tributaires de l'opinion publique que l'exercice de la médecine leur semblait, comme à la plupart des paysans d'ici, une demi-sorcellerie, ils éprouvèrent un vrai soulagement quand on commença à se répandre en éloges toujours plus dithyrambiques sur un médecin originaire d'Au, la commune voisine, qui venait justement de s'établir dans un petit village du Tyrol.

Les habitants du Bregenzerwald ont toujours cultivé le sentiment d'appartenir à une seule famille. Il n'est jusqu'aux émigrés qui ne l'éprouvent, aussi longtemps qu'ils n'ont pas abdiqué tout à fait les mœurs et les façons du pays natal. On est persuadé d'emblée que les habitants du Bregenzerwald ont l'étoffe pour toute chose, mais que Dieu ne les a cependant pas appelés à exercer les charges les plus hautes et les plus importantes, non plus du reste qu'à beaucoup apprendre, mais bien à accomplir scrupuleusement leur devoir, et, suant sang et eau à la ferme avec leurs proches, à mériter ainsi le ciel, où seront exhaussés tous ceux qui ici-bas se sont abaissés, suivant avec humilité le chemin que Dieu leur avait tracé. Mais que la Providence éloigne malgré tout l'un d'eux du village et de la petite ferme de son père, pour lui donner un rang un peu plus élevé, alors il est entendu d'emblée qu'il connaît son affaire mieux que personne. Son nom, encore tout entouré de la ferveur de sa patrie fidèle, acquiert en peu de temps un lustre qui, s'il fait d'abord honte à tous les enfants du pays qui se sont écartés du droit chemin, ne tarde pas à les édifier.

Quant au médecin en question, on n'en savait pas non plus grand-chose, hormis qu'il soignait les malades. Mais chacun ici aurait voulu se faire soigner par lui, l'ancien camarade de

classe, l'homme du pays. Il faisait parvenir aux gens souffrants, par l'entremise de coursiers grassement payés qui franchissaient le col de l'Arlberg, des remèdes qu'il avait concoctés, et sa réputation devint d'autant plus flatteuse qu'il était impossible que ces gens-là – il s'agissait le plus souvent, bien entendu, de personnes aisées – se fussent adressés à quelqu'un de mauvais conseil. Je dois dire que mon père ne souffrait pas plus qu'un autre de cette manie, fort répandue ici, qui porte à croire et à suivre aveuglément les riches; mais le médecin était un sien cousin, et sa sœur malade elle-même avait désormais une telle confiance dans cet homme célèbre qu'elle voulut franchir elle aussi l'Arlberg et sacrifier sa petite fortune au rétablissement de sa santé.

Marraine devait me raconter bien souvent par la suite, et jamais autrement qu'avec les larmes aux yeux, combien ce jour où nous quittâmes notre maison pour vivre un grand événement dont dépendait notre avenir tout entier fut un jour mémorable, prodigieux, infiniment long et angoissant. Franchir l'Arlberg n'était pas une bagatelle, quoique le voyage ne nécessitât qu'une journée. Le paysan, par habitude et par essence, est comme rivé à son village natal. Lui qui s'agite et s'affaire en tous sens, il est pourtant bien le dernier qui mettrait à profit son temps de repos pour faire ne serait-ce qu'une excursion dans le village voisin.

Mon père, lui non plus, n'avait jamais vraiment quitté ces montagnes qui enserrent de toutes parts ma terre natale et le village voisin d'Au, et les isolent en quelque sorte du monde entier. Bien des matins, il est vrai, il avait déjà quitté les siens pour transporter les fourrages, franchissant les gouffres les plus profonds, les plus dangereux, où seules des avalanches lui faisaient par endroits un pont de neige; jamais cet homme vigoureux n'avait tremblé, c'est toujours avec allégresse et fermeté qu'il regardait en face les dangers environnants, aussi longtemps tout du moins qu'il n'en allait que de lui, et qu'il pouvait déployer toute sa force. Mais il lui fallait à présent

quitter ma mère en pleurs – et qui avait encore bien plus besoin de lui –, il lui fallait à présent confier son cher enfant, sa sœur souffrante à des mains inconnues, et il n’y avait rien, vraiment plus rien qu’il pût faire.

Dans ce petit village de cinq cents habitants où la vie des autres n’a de secret pour personne, notre départ fut un événement auquel chacun prit la part plus active. Marraine me raconta que « des amis, des voisins et des parents » s’étaient rassemblés devant la maison, et qu’il lui semblait qu’on allait procéder à la levée du corps d’un être cher. On avait versé des larmes aussi, et mon père avait si bien perdu la fermeté d’âme qui était la sienne d’ordinaire, que, tandis qu’on chargeait sur son dos, en plus du paquetage, l’enfant d’à peine un an et demi, il ne cessait de demander, d’une voix tremblante : « Faut-il vraiment que nous le fassions ? » Puis, comme aucune des personnes présentes, trop émue, n’osait prononcer une parole décisive, il s’écria, levant un regard douloureux vers le ciel d’un bleu profond : « Dieu tout-puissant, ne veux-tu pas nous donner un indice, un signe, dans cette détresse dont tu nous affliges ? » Ma mère, d’habitude la moins prompte à réagir, fut ici plus courageuse que tous les autres. « Il faut faire son devoir, tel est bien le signe du Ciel, qui ne nous demande jamais de porter plus que nous ne pouvons et, pour notre salut, avec la grâce de Dieu, nous ne devons », dit-elle, tout en m’emmitouflant avec soin. Pendant ce temps, Marraine, avec l’aide du roulier, avait enfourché un cheval de somme. Mon père s’empressa de mettre dans son sac les friandises qu’on me tendait de tous côtés, et déjà nous étions partis – dans l’étroite vallée de l’Ach, traversant le Lech en direction de Stuben et franchissant l’Arlberg.

C’est ainsi que j’appris à dire le mot « père » en terre étrangère, parmi des étrangers ; et l’intéressé ne l’entendit pas. Il me transporta dans la maison du médecin, puis – sans s’octroyer plus d’une nuit de repos – nous quitta pour rejoindre ma mère. Quoiqu’il fût volontiers resté, il craignait que la

paysanne travailleuse ne s'astreignît, pour s'occuper un peu, et comme on commençait justement de faire les foins, à des tâches que son état ne lui permettait pas d'accomplir. Ce n'est plus que par des lettres, qui voyageaient alors des semaines et des mois, qu'il eut de temps à autre de nos nouvelles. Mais ces lettres étaient moins des rapports sur notre santé, le traitement que nous subissions et son évolution, que des discours pieusement consolateurs ne signifiant jamais que ceci : avec l'aide de Dieu, tout pouvait encore s'arranger. La dernière de ces lettres – datée de septembre 1840 – enjoint à mon père de venir chercher les deux malades avant les premiers froids, et lui annonce qu'en raison d'une infection mon œil gauche – non pas celui qu'il fallait soigner, donc – est perdu à tout jamais. La première conséquence de cette lettre fut la naissance prématurée de mon frère cadet, qui ne vint au monde que pour s'y faire chrétiennement enterrer. Lorsque mon père jugea qu'il pouvait de nouveau abandonner pour quelques jours la jeune mère, il accourut, et apprit de la bouche de sa sœur – dont l'état ne s'était pas amélioré non plus – que les choses eussent été toutes différentes, si le docteur avait suivi son bon conseil et ses supplications. Il était en effet rentré chez lui dans un état inqualifiable, et, en dépit de ses objurgations, s'était tout de suite attaqué à mon œil. Marraine fut si effrayée de voir un homme ivre effectuer une opération si périlleuse, qu'elle dut quitter la pièce, pour ne pas, comme elle devait nous le répéter souvent plus tard, *devenir folle de rage*. Le lendemain, mon œil gauche – jusqu'alors intact et clairvoyant – était esquinaté et fichu.

Marraine nous a toujours dit que les journées du retour furent les plus tristes de sa vie, si douloureuse que celle-ci eût été encore par la suite.